

CHAPITRE I

Le noir

Un jour on s'est assez débattu avec les séquelles et les manies de son malheur. On a assez lutté avec l'ange. On plonge sans pudeur dans son symptôme. Pourquoi ai-je imposé aux miens de manger dans le noir ? Un jour on ne cherche plus à savoir quelle a pu en être la raison et on entre résolument dans ce « noir » qu'on avait spontanément requis des siens à l'âge de dix-huit mois. Soit on ne touche plus à la nourriture, soit on ne la porte à ses lèvres que dans l'obscurité, en ne discernant plus rien, à l'écart de ses parents et de ses frères et sœur. Une performance de ténèbres relaie, au fond d'elle-même, un dispositif de scène primitive. On rejoint le vieil apparatus nocturne que nous partageons avec tant d'autres êtres vivants.

Nous entrons dans ce monde par une porte bizarre et nous recommandons, sur la scène d'un théâtre, à en user de même, poussant dans l'angoisse un rideau de poussière.

On avance, très lentement, dans l'obscurité totale qui s'est faite autour de soi. On avance très prudemment sur le tapis de danse caoutchouteux et noir, sans rien percevoir de ceux qui sont assis dans les gradins.

On recommence avec la même appréhension en pénétrant dans la grotte de Lascaux, refermant derrière soi la lourde porte d'acier de cet étrange sous-

marin que ce si vieux sanctuaire paléolithique est devenu ridiculement, et si aventureusement, au risque d'en décomposer l'obscurité, l'humidité, les pigments, les délinéations charbonneuses, en sorte de la reverrouiller et de le replonger dans la nuit totale qui séduit les yeux des premiers hommes.

Un soir de juillet, au crépuscule, on descend au fond de la cave pleine de salpêtre d'une chartreuse où le prince de Conti, protecteur de Port-Royal, a été enterré et que l'auteur des *Petits traités*, Pierre Nicole, a été visité pieusement un soir de froid et de mistral, en 1676.

Là, dans les plis du rideau de scène qui dérobe à la vue les loges – là, entre la sacristie et la grille d'or qui sépare le chœur de la nef – j'attends que le noir le plus opaque, le plus compact, le plus impénétrable, se soit fait ; j'attends que le silence, le silence le plus dense, le silence tendu comme un chant, imprègne les murs et s'y absorbe.

Les murmures se défont, régressent, s'effilochent, subitement se taisent.

J'entre lentement sur la scène – ou je monte lentement sur le praticable installé dans la nef de l'abbatiale –, d'autant plus lentement qu'il me faut distinguer, dans l'extrême pénombre, les marches qui y mènent.

Je pénètre dans le mutisme soutenu qui s'est installé, dans la vieille peur sans raison, dans le noir inorientable, et c'est ça que j'aime le plus désormais, je pénètre dans le souvenir plus ou moins légendaire de ce qui fut, dans la commémoration du lieu sacré dans lequel je progresse – enfin dans la mémoire des morts car je songe à eux, souvent, alors, tandis que je me déplace dans l'entière et parfaite tranquillité où m'accueille la pénombre où j'entends m'égarer.

Pourquoi y suis-je heureux ?

Dans l'abbatiale de Saint-Riquier, venant de la sacristie, passant devant le crâne du vieux roi thaumaturge de la source de saint Marcoul – alors que le corps de Nithard (enterré autrefois, en 844, ramené sur son chariot le long des laisses de mer, avait été retrouvé par hasard au début du mois d'octobre 2011) était exposé sous une châsse de verre, à l'entrée de la nef,

devant la double porte, toujours fermée, de l'antique chapelle carolingienne, devant le double bénitier de marbre de Ravenne – c'est curieusement à mon grand-père, Georges Quignard, auquel j'ai pensé en montant sur l'estrade blanche, le poing gauche recouvert du gant de fauconnerie, pour y retrouver une buse de Harlay qui s'appelait Phénix, laquelle attendait impatiemment sous les voûtes.

Moi, en tout cas, j'entendais son petit cri pressant de rapace, au-dessus de moi, dans la ténèbre.

Nous avons tous fait de la nuit une expérience d'abord liquide, confuse, ineffable, oubliée, qui ne peut même pas recevoir le nom de maternelle. Elle est inappelable.

Nous avons *habité* dans la nuit sans songer à songer qu'il pût y avoir un autre séjour. Faute d'avoir la prescience d'un autre monde que celui de notre embryogenèse, comment le minuscule corps que nous avons alors soupçonnerait-il qu'il lui faudra un jour, douloureusement, quitter cette étrange région dans laquelle il a été conçu ? Nous avons vécu, flotté, mangé, bu, chié, pissé, rêvé dans ce trou d'eau épaisse et noire sans supposer que pussent exister un ciel, une atmosphère, un soleil.

Nous nous sommes formés et accrus dans l'onde ténébreuse.

Nous nous sommes agrippés à la paroi, nous nous y sommes éployés, divisés en membres, en doigts, en traits, en paupières, en lèvres, nous nous sommes étendus en torse et en visage.

Nous y avons vécu heureux, à tout le moins rassasiés de cette eau nourissante, saturés de cette obscurité développante et infiniment continue. Nous y avons subi des songes, alors abstraits, énigmatiques, et énigmatiquement, avant de découvrir le rayonnement solaire, avant de percevoir les reflets que répercutent les surfaces qui brillent dans la lumière, les ombres portées par les solides qui lui font écran, les silhouettes, les contours, les animaux, les têtes, les mains, les serres, les griffes, les cornes, les dents.

Une fois que nous avons quitté la nuit primaire *utérine*, où est le « dans » dans ce monde alors qu'il est déjà devenu un monde perdu ?

Où est le « dans » après que la porte sexuelle, maintenant devenue *vulvaire*, a été si brusquement franchie ?

Peut-être ce « dans » revient-il dans la substance de la nuit qui s'envoûte dans le ciel chaque soir.

Peut-être ce « dans » primaire – antérieur à l'obscurité proprement nocturne – revient-il pour une grande part – curieuse et hallucinante part – dans les théâtres.

Peut-être revient-il aussi dans la chambre où on s'aime.

Et peut-être revient-il enfin dans la chambre où on est à mourir, autour du vieux corps que la non-motricité et un avenir de silence de nouveau affectent et progressivement enlissent.

L'angoisse me terrassait enfant. Elle m'a défait et inhibé longtemps adulte aussi. Depuis quelques années, depuis six ans, je ne sais pas trop pourquoi, je prends ma revanche sur ce qui déroutait tellement les premiers temps de ma vie. Je me suis mis à privilégier cette angoisse précise, à choyer ce brusque et violent trac qui naît dans la loge et s'amplifie dans les coulisses, à désirer me faufiler entre les fils électriques et les grands lés noirs, sans ourlets, ramassant le mica, la sciure, la poudre morte de la chaux, la poussière qui tombe des cintres, enfin à entrer subitement sur scène, dès lors que les projecteurs et toutes les autres sources de lumière ont été éteints du haut de la régie, que toutes les voix, les commentaires, les injonctions, les mises en garde, les bons conseils, les critiques, les avis inutiles, se sont étouffés, – avançant lentement, pas après pas, posément, dans le silence qui s'est fait, dans une étrange rémission, dans la nuit silencieuse.

C'est une « occasion » – une « chance » en effet – qui m'avait été donnée, en 2010, par une vieille danseuse de buto que j'admirais depuis 1985, sans que j'en eusse prévu la nature ni imaginé l'émotion. C'est une étrange

prérogative dont le renouvellement de l'angoisse m'a étourdi un soir. Mais une occasion de quoi ? Ce n'est pas une mise en péril. Il n'y a aucun péril à être sur une scène, à être devant des femmes et des hommes qui se tiennent assis, sans bouger, éloignés – pas plus qu'il n'y a de péril interne à être ridicule. C'est simplement peut-être une crainte de tomber. Une manière d'instant ultime. La défaillance corporelle guette. C'est une faveur – c'était en tout cas déjà un « franchissement » de la lumière qui domine le second monde dans « l'affranchissement » du groupe pullulant qui s'y assemble. Dans le noir quelque chose de non humain mais aussi de nettement bienveillant est palpable. Une immunité survient. Quelque chose d'un monde très ancien entoure. Une vieille louve se tient là, aux poils serrés et denses et touffus et noirs comme la nuit, qui vous allaiterait au besoin, à l'abri de son grand buisson odorant et sauvage.

Enfant, anorexique, affamé, pourquoi cette intolérance à la famille ? Pourquoi cet état immédiatement réfractaire à tout groupe avant même d'en acquérir le langage ? Et pourquoi cette inexplicable autorisation parentale à manger dans la solitude et dans l'obscurité m'était-elle accordée ? Je n'ai pas conservé – faute de parler encore – la mémoire des raisons ou des réticences, des freins, des nausées évidentes, par lesquels je ne pouvais plus m'alimenter sous le lampadaire torsadé et affreux de la salle à manger, sur les chaises de paille piquante et douloureuse, aux côtés de mes frères et de ma sœur aînée, devant les grands corps de mon père et de ma mère raides comme des piquets, tendus comme des cordes de violon. Le noir me protégeait. Le noir m'ôtait au regard. L'esseulement dans le salon éteignait les piailllements, les interdits, les jugements, les moqueries. Je mâchais dans le noir des mets dont la vue – obligatoire, volumineuse, animale, végétale – ne soulevait plus le cœur dès l'instant où ils étaient devenus incompréhensibles. Ce qu'on mange, une fois devenu indiscernable, et dont on ignore alors non seulement la nature mais bien évidemment le nom, redouble de

saveur tandis que l'âme commence son abandon. On donne son congé au besoin de découvrir le visage du monde et à sa piaffe d'apparaître. Même les dieux, ces misérables, répondent à un besoin d'épiphanie. Quand le corps est soustrait à toute menace, à tout regard, à tout retour de voix, il se détend, il se décrispe, les dents se désencastrant, la bouche s'ouvre, la salive revient et l'emplit de nouveau de son eau, le noir interne et le noir externe communiquent comme jadis sans qu'ils aient à franchir le moindre seuil.

Envelopper de noir un corps est la première négation.

La nuit est en effet la première négation, du moins une fois que le corps a découvert la lumière.

Mais, avant la naissance, l'obscurité n'est pas une négation.

Avant que l'air nous envahisse, avant que le souffle nous inflige la respiration et que la respiration expose le corps au langage humain et que le cerveau humain soit gagné par ses oppositions et ses clivages, ses hiérarchies, ses polarisations et ses hostilités, le noir est primaire dans l'expérience. C'est beaucoup plus qu'une négation ou une affirmation linguistiques : c'est l'élément où on puise toujours.

CHAPITRE II

Les danses de ténèbres

L'expression japonaise « ankoku buto » signifie exactement en français « ténèbre danse ». Le mercredi 24 septembre 2014, en pleine nuit, au milieu de la nuit (entre le 24 et le 25, je dirais vers minuit et demi), Laurent Rieuf et Alain Mahe m'ont appelé au téléphone, chacun à leur tour : « Carlotta est morte ». Finie la tournée de buto qu'on faisait tous les cinq ensemble depuis trois ans. Sa puissance, sa densité, sa singulière beauté, son autorité musculaire étaient irremplaçables. J'ai voulu tout arrêter. Mais le noir m'a manqué dans les nuits qui suivirent. Je me suis inventé dans la nuit, à même la nuit, presque aussitôt, dans le noir, dans l'opacité substantielle du noir, une errance ou une quête dans les ténèbres où je chercherais des ombres de ma vie. Où je jouerais au violoncelle, ou sur un clavier portable, soit la *Chemise blanche*, si virtuose, soit les *Ombres errantes*, si languissamment lentes, de Couperin. Où j'improviserais sur les chants des oiseaux de Simeon Pease Cheney sur un piano droit des années 1810 – du temps de la guerre de l'Amérique contre l'Angleterre – avec des petits chandeliers rétractiles qui entoureraient le porte-partition et sur lesquels des petites bougies d'anniversaire viendraient éclairer en tremblant les portées de la musique et les petites séries de ronds noirs qui s'y agrippent comme des pattes d'oi-

seaux. Où je relaierais les cris des différentes *Chouettes* de Messiaen sur un grand piano à queue Bösendorfer, éclairé par un projecteur, dans le Teatro Fonderia Aperta, à Vérone. Où surtout – à la place des danseuses âgées, sublimes, nues, couvertes de cendres, le visage effacé sous la pâte de riz, de la danse provocatrice, ou plutôt de la *reptation* douloureuse, inventée au lendemain de la seconde guerre mondiale dans le Japon occupé – voleraient des rapaces austères, des nocturnes chuintant, des strigiformes rappelant ceux qui habitaient, jadis, dans l'obscurité profonde, et même totale, des cavernes, avant la source du temps humain.

Ils se poseraient sur mon poing.

Leurs serres se resserreraient douloureusement mais fermement sur mes doigts comme seule le fait une main amie.

Alors le vieux chamanisme des premiers temps de l'homme reprendrait tous ses droits de danse, de rêve, de chant, de lande, de vent, de sauvagerie, d'imprévisibilité, de falaise, d'enfance. Marie Vialle était sublime. C'était une jeune femme avec qui je travaillais depuis plus de dix ans. Musicienne, elle avait toujours rêvé être plus qu'une musicienne. Comédienne, elle avait toujours rêvé être plus qu'une comédienne, plus qu'une violoncelliste, plus qu'une danseuse, plus qu'une cantatrice. C'était une jeune femme si belle et totalement possédée par la montagne, par la Saône, par les torrents qui dévalent l'abrupt, les écureuils, les bouquetins, les souvenirs, les oiseaux, les tourterelles, son grand-père, les fantômes. Je conçus de l'accompagner sur scène dans des métamorphoses que je susciterais pour elle comme s'il s'agissait d'un rêve que nous aurions fait à deux et qu'il nous faudrait retraduire.

Ô crépuscule mauvaise heure,

lente et rose et noble mauvaise heure où on rencontre les morts au bord des mains, tout à coup sous les pieds qu'on soulève, sans qu'on s'y attende.

Tous les soleils qui s'effondrent sont des petites Toussaints.

Heure où les théâtres ouvrent leur porte. Heure poignante où les couleurs s'estompent. Les ombres que les corps portaient se sont peu à peu fondues à la substance étrange de la nuit qui les consomme comme une grande bouche qui a la taille du ciel.

Heure où quelque chose tâtonne et se défait en nous.

Heure où les corps enfin se dénudent, les membres luisent, se désespèrent, s'affaissent, se disloquent, s'endorment.

Où les sons s'atténuent, s'égouttent, embellissent.

Les rapaces nocturnes ne font aucun bruit quand ils volent, ils saisissent en silence le moindre son qui passe ; ils ravissent dans la nuit, tendant au-dessous de leurs ailes leurs pieds puissants ; tout devient indistinct ; les mauvais souvenirs s'insinuent dans les rêves et s'y attardent et nous accoutument à leur antique fièvre résistante et encolérée. Ce qui a disparu en profite pour se mêler aux vivants alors que les vivants sont, intégralement, faits de disparus.



CHAPITRE III

La rive dans le noir

Le bord de scène, s'interrompant dans le vide, est une rive.

J'ai vécu tout petit nourrisson sur la rive d'une vraiment toute petite rivière qui s'appelait l'Iton.

On m'asseyait sous les noyers. On m'adossait contre le tronc de l'arbre, on me calait dans les racines, au fond du jardin, à l'est, sur la petite rive. De l'autre côté du parc qui appartenait aux demoiselles Baubier, que le fossé du ruisseau cernait, la façade de la plus grande maison donnait sur la place Saint-Jean. La grille s'ouvrait sur la ruine récente d'une très ancienne église qui venait d'être bombardée par les avions de la RAF. Malheureux décombres d'une église sous la protection insuffisante du plus profond des Évangélistes ! Les noix tombaient dans l'herbe elles-mêmes comme des bombes, comme des christes de pierre, comme des coqs de cuivre, comme des cloches de fonte. Les premières choses qui me parurent belles furent les racines mises à nu par la force de l'eau, si mince que fût ce filet de rivière, qui les nettoyait de la terre et les rendait toutes réverbérantes et lissées.

Mes premiers compagnons furent les lézards si prompts et furtifs et glacés, les scarabées aux teintes vernissées, vibrantes, bourdonnantes, résonnantes, sombres, splendides, stupéfiantes.

Les petits perce-oreilles et leur étrange fourche, les mille pattes velus. Les souris – dont j’ai toujours aimé caresser la douceur, que j’ai longtemps collectionnées – couraient. Les grenouilles un peu gluantes et fraîches sautaient. C’était mon arche de Noé.

Les écureuils – qui étaient encore roux alors, roux et noirs – bondissaient, les mains incroyablement fiévreuses, creusant partout leurs cryptes innombrables.

J’aurais voulu avancer les doigts vers eux, toucher le panache de leurs queues somptueuses, parfois doré, parfois rose, parfois rouge, mais les vibrisses sur le gras de mes doigts translucides frémissaient d’une crainte toute neuve.

Entre les joncs je voyais apparaître les becs des canards qui filtraient l’eau de la rivière. Les feuilles qui tombaient des branches des noyers passaient quant à elles dans leur crible mouvant les rayons de la lumière solaire devenue regardable. Je ramassais les noix toutes vertes qui étaient à portée de mes bras. Je sens le brou couvert de pruine et d’un tissu de brume. C’était comme un cuir frais. Sur la coque moussue une fourmi trottait sur une route imaginaire et obsédante dont elle ne déviait pas. J’aimais ces grosses peaux bourrelées et douces qui s’ouvrent, puis ces coques symétriques qu’on brise – ou qu’on écartèle avec la pointe de la lame dépliée d’un canif – et qui révèlent ces tout petits corps nus à genoux, les genoux au menton, tout repliés sur eux-mêmes, tout comprimés, vulnérables, luisants, qui se cachent la tête sous les bras.

On pèle leur peau.

La chair alors est si blanche, si incroyablement huilée, si nue, qu’on la désire comme un christ d’ivoire, les deux pieds cloués sur le bois noir de l’ébène, enfoui jusqu’aux genoux dans le buis béni.

Ô noix si nues, si jeunes, sous votre prépuce jaune, si scintillantes quand on l’écarte, si fraîches, qui tombiez jadis sur la rive désormais dans le noir !

Ô rive disparue !

Nuces !

Ô noix d'ivoire dans votre double nuit. Sous vos deux caches épaisses et dures. Nuces qui tombez des branches comme une étrange mâne au début de l'hiver. Brou brune qu'on déchire, écailles beiges qu'on broie sans trop forcer, fruits anfractueux et bosselés de valves, de loges, de cloisons, de tourments.

Ô labyrinthes ! Ô oreilles !

Figures enluminées et minutieuses, complexes, minuscules fœtus ramassés dans votre outre de peau.

Fruits qui êtes un peu comme l'ouïe qui apparaît quand on relève les longs cheveux qui longent le beau visage de la femme qu'on aime.

Un peu comme un crâne qu'on ouvre, quand le cerveau apparaît.

Cerneaux qui formez les doubles squelettes jumeaux d'une nudité qui s'étreint elle-même, qui s'embrasse elle-même, qui se tasse sur elle-même de la façon la plus compacte et la plus intime possible.

Petites larves ou nymphes tassées dans leur fourreau et qui maintenant émergent, dans les gouttes de lumière, le long de la tige du roseau.

Sexes recroquevillés sous leur petite capuche fripée et humide, puis tassés sous l'étoffe tiède de la double cache en coton d'une culotte blanche que les doigts peuvent, en tremblant, disjoindre.

Minuscules poussins blancs et mouillés, incurvés dans leur coque qui se disloque, qui hissent leur tête ébouriffée soudain dans l'air.

Il était entré dans Jérusalem sur son âne, les genoux serrés sous sa longue tunique, assis en amazone comme une femme.

Ma mère était alitée, soignée par une religieuse avec une cornette blanche. Une infirmière aussi venait chaque matin de Laigle – là où écrivait, dans son château, la comtesse de Ségur ; elle s'appelait Madame Labalme.

Une jeune Allemande qui venait d'un autre port complètement en ruines – de la ville d'où s'enfuyaient jadis la reine Agrippine et son petit en larmes – s'occupait de moi et, plus encore, m'aimait. Elle s'appelait Cäcilia Müller. Elle chantonnait autour de moi des petits bouts de mélodées allemandes et ânonnait de merveilleuses comptines dépourvues de sens. Elle était très gaie. Elle était très jeune. Cili avait des cheveux blonds et courts qui frisaient autour des oreilles toutes rouges. Elle chantait aussi, tout à trac, les petits lied du romantisme. Elle passait son temps à vouloir sortir, à vouloir pousser la porte qui donnait sur les pierres descellées, effondrées, amoncelées, de l'église dédiée à saint Jean, à pousser la grande poussette – c'était plutôt un immense méandre de chrome sinueux – où elle m'avait enfoui sous une couverture plus rêche qu'elle n'était douce. Juste mes yeux et mon nez sortaient de la couverture américaine kakie qui piquait sous la bise d'hiver.

Au printemps c'était le visage enfoui jusqu'aux lèvres dans le col du manteau en peau de lapin qui avait été confectionné avant que la guerre fût finie, qui avait été porté par ma sœur aînée, et on fonçait dans la petite ville normande. Fourrure si soyeuse des lapins qui venaient du clapier de guerre qu'on avait édifié sur la rive de l'Iton tellement on avait faim. Chaque famille faisait pousser ses pissenlits, ses bettes, ses haricots et élevait ses lapins rongant les épluchures, les tiges les plus dures, les fanes. On fonçait à toute allure dans les ruines de la vieille Francie maritime de l'abbé Angilbert. On était sous Mérovée, le long des remparts qui encerclaient la ville, sur les bords de l'Avre. Il faisait si froid. Je voyais les fragments de stalactites qui tombaient des encorbellements renaissants, ou au bout des créneaux, au terme des corbeaux, des gouttières, des mâchicoulis de la Tour grise du duc Guillaume dont la toiture était encore prise dans le chaume. Au sortir de la guerre tout était rare. Les voitures avaient disparu. La seule industrie qui subsistait à Verneuil était celle des petits objets en fer blanc. Boîtes à thé rouge et jaune. Boîtes à biscuits avec des bosquets d'où sortaient en tour-

nant des bergères à devantaux. Petites voitures fonctionnant à l'aide d'un ressort qu'on remontait avec une clé qui s'égarait mystérieusement entre les lattes du plancher. Un petit bonhomme articulé porte un porte-documents de notaire, soulève son chapeau melon et s'incline en avant. Un pêcheur lance sa ligne et la ramène vers lui avec une ablette au bout de sa ficelle tortillonnée. Un bûcheron aux cheveux blancs, âgé, courbé en deux, scie sans fin sa bûche sur un x de fer. Deux petites repasseuses repassent sans finir sur une planchette. Un petit violoniste qui a l'air d'un ramoneur, coiffé d'une casquette, le cou entouré d'un foulard rouge, racle sans fin son instrument à l'aide d'un gros archet noir qui semble plutôt un sabre de corsaire. Avec sa main gauche un maréchal ferrant pose et retire de l'enclume un fer à cheval rouge comme du rouge à lèvres, tandis que son autre main brandit un marteau qui n'existe plus : ce ne sont plus que des doigts entrouverts et rompus qui bénissent le vide de l'air brûlant.

Ce ne sont plus que des doigts qui écrivent.

Il me reste deux objets de la ville de Verneuil, et un fragment.

Une Juvaquatre sans roues, vert pâle.

Une demoiselle un peu abîmée, à la robe bleue écaillée, aux joues toutes roses, qui abaisse son ombrelle et la relève tout à coup, brusquement, au-dessus de son chignon blond comme si elle découvrait le soleil au-dessus de son visage.

Et cette oreille de poupée en porcelaine de ma sœur Marianne qui n'est même pas rose. Même pas blanche comme de l'ivoire non plus.

Petite oreille entre le cuivre et le safran.

Petite oreille tombée qui tombe – jaune comme le doigt d'une femme qui fume – qui est encore entourée, comme d'un nimbe, de la fumée grise et brune qui s'élève.

Cili fumait autrefois en lisant, avec tant de fierté, en tirant sur ses boucles, en étirant longuement le lobe mou de son oreille rougie par le froid, où pendait une longue boucle d'or.

Je vivais dans le chant de l'eau qui passe.

Je pensais comme pense une racine à demi dans l'eau, à la frontière de deux mondes.

Penser qui est plus proche du rêver alors que du dire dont l'âme n'est pas encore instruite.

Penser comme pense la rive, être une rive, se tenir juste au point de ce qui arrive, être au bord du monde, être là où se réfléchit le monde dans la rivière qui coule sous les yeux et s'en va, s'en va, s'efface.